Nº 176 (176)

Comme toujours, il y a beaucoup d'idées vraies, mais le plan manque d'art et les développements de précision. (40 Oct)

Trop long sur l'antiquité, la fin n'est que le contrepied de la 1re partie.

Le style est correct, sauf qqs fautes.

L'historiographie est une charge de cour et non pas un art

Quels changements l'état de la société chez les peuples modernes a-t-il dû introduire dans la manière d'écrire l'histoire ?

3056/1
Muzeum Literaturii Romîne

Montrer que la société moderne est tout ~~à fait~~ autre que celle des peuples anciens, ce serait une peine vraiment inutile. Car, pourrait-on nier cette vérité incontestable, devenue presque banale ? Ce que nous devons exposer (et c'est là le côté intéressant de la question) c'est la manière dont les anciens ont écrit l'histoire, les moyens dont ils pouvaient disposer dans l'état où se trouvait leur société, les changements que l'état de la société moderne a dû introduire dans l'historiographie, la nature et les conséquences de ces changements.

Inutile

Ce n'est pas le sens du mot.

En Grèce, l'histoire naquit de la poésie épique. Sans Homère, il n'y aurait jamais eu de logographes et, sans les logographes, ni la prose n'aurait commencé de si bonne heure, ni Hérodote n'aurait écrit en véritable prose. C'est à peu près le même phénomène qu'on remarque dans la poésie latine : sans Ennius, il n'y aurait pas eu de Lucrèce et, sans Lucrèce, Virgile n'aurait

Qu'en savez-vous ?

Croyez-vous ? Pas de rapport avec la question.

pas fait de si beaux exemples. Mais, à peine formée, cette prose grecque constitue un genre à part, celui de l'histoire, bien différent du genre oratoire ; ce qu'elle conserve de l'épopée ce n'est que le fond et l'ensemble des idées. Elle aurait voulu s'en écarter tout à fait, mais la société était là pour l'empêcher.

En effet, la société grecque, à l'époque où l'histoire commence à se constituer en branche séparée, a un double caractère : d'être religieuse et uniforme. Selon Hérodote, c'est le dieu suprême, le destin, qui dirige le monde et les événements, qui donne la victoire, qui renverse les empires. De là sa naïveté crédule et ses récits fabuleux. L'homme y est écrasé ou ne se fait voir qu'en qualité d'instrument entre les mains de la fatalité. D'ailleurs, l'esclavage rabaisse la condition de l'être humain ; les femmes n'ont point d'influence sur l'avenir des nations : les unes sont regardées comme des animaux parlants, les autres sont considérées comme des meubles : mariées ou non, elles sont tantôt sous la tutelle du père, tantôt sous celle du mari. Pour l'éducation des enfants, c'est l'état qui s'en charge.

Ces faits devaient avoir une influence décisive sur la littérature. Aussi nous voyons que le particulier domine et dans le théâtre et dans l'histoire : les vues générales, les pensées universelles sont réservées à la philosophie, qui, pour le moment, paraît confondue avec la poésie, tandis que l'histoire se contente du particulier,

ce qu'Aristote constate avec beaucoup de raison lorsqu'il dit que la poésie est plus philosophique et plus sérieuse que l'histoire, car la poésie cherche de préférence l'universel, l'histoire le particulier. C'est par là aussi qu'il faut s'expliquer l'usage de refaire les discours et l'amour constant pour l'unité de l'œuvre, pour l'uniformité du style et de la forme. Thucydide même, qui met en principe que l'homme seul décide de son sort, Thucydide ne s'écarte que très peu de la voie commune et conserve plus que scrupuleusement cette monotone durée.

En outre, la constitution de l'état y était pour beaucoup. L'esprit des Grecs, libre et fougueux, était fait pour le gouvernement démocratique. Chaque citoyen était un soldat en temps de guerre, un juge et un législateur en temps de paix. Les événements se gravaient dans la mémoire de toute une nation, et cette mémoire était assez fidèle et assez forte pour avoir retenu presque toutes les œuvres attribuées à Homère et aux autres poètes cycliques. S'agit-il des discours et des actes officiels ? Mais là, où chaque individu peut prendre la parole pourvu qu'il la sache manier et où chaque citoyen prononce les sentences, propose, délibère et vote les lois, ces documents n'ont pas l'importance qu'on leur attache de nos jours.

Ensuite, le patriotisme grec est exclusif : il ne s'occupe que de la Grèce et un peu de pays voisins. L'histoire n'a donc besoin de documents et de recherches, parce que les faits ne sont pas innombrables. D'un autre côté l'usage de l'écriture est tardif, dif-

facile et presque contraire à l'indépendance de l'esprit hellénique qui crée, ~~[illegible]~~, mais qui ne consent que difficilement à beaucoup travailler. Les œuvres de longue haleine sont pour lui une heureuse exception. Enfin, la philosophie et l'éloquence formaient des branches à part dans cette société populaire et remuante : mêler les genres c'était un crime contre l'art. L'historien devait écrire en narrateur, ayant soin de dissimuler et sa philosophie et son éloquence.

Si nous passons à Rome, nous rencontrons les mêmes effets, presque produits par des causes ~~[illegible]~~ opposées. Ici la plèbe, même sous la république, est toujours opprimée par l'aristocratie patricienne. Il suffit de se rappeler avec quelle obstination cette aristocratie cachait le calendrier public, pour se former une idée de l'ignorance dans laquelle elle avait intérêt de tenir plongé le peuple, pour mieux pouvoir l'exploiter. Les écoles, d'ailleurs si rares, n'étaient accessibles qu'aux riches, qui pouvaient payer les maîtres grecs. Et même alors les enfants étaient détournés des belles lettres, comme d'une occupation oiseuse. Qui pourrait être sans émotion les vers d'Ovide où il raconte les conseils intéressés de son père ?

Sæpe pater dixit : studium quid inutile tentas
Maonides nullas ipse reliquit opes !
Multos cana fides, tolosque Helicone relicto,
Scribere cum barba jussa soluta modis.
Sponte sua carmen numeros veniebat ad aptos,
Et quod tentabam dicere versus erat.

C'est là le secret de toute l'histoire littéraire de Rome. Pour ce peuple de laboureurs, de soldats et de fonctionnaires publics les lettres étaient inutiles si non déshonorantes : elles n'appartenaient pas de richesses (nullas opes) à ces hommes pratiques, parmi lesquels, au dire de Salluste, "quoique prudentissimus negotiosissimus erat". Il fallait l'entêtement d'un Ovide, ~~[illegible]~~, pour que les Muses ne disparussent tout-à-fait de l'Italie. Et, quant à l'historien, ce n'est pas la recherche de la vérité qui l'inspire. Tite Live écrit pour avoir une occasion d'oublier les malheurs de son époque et pour élever un monument au patriotisme romain. Tacite sent le besoin de venger la vertu contre la tyrannie de mauvais empereurs qui avaient étouffé les lettres et emprisonné son beau-père. C'est la morale dramatisée qui ressort de son histoire, et cette morale trahit son esprit chagrin, son dégoût pour la découverte de quelque mystère. César ? Mais qui pourrait nier qu'il était fort intéressé à dicter ses commentaires ainsi que les préludes des guerres civiles, pour faire valoir ses victoires et son talent d'écrivain ?

Quant à la société, elle était pire que celle des Grecs. Les esclaves y étaient plus maltraités ; les idées humanitaires, généreuses n'y brillaient que par leur absence. Il faut être les comédies de Plaute et de Térence pour se convaincre

3056/3
Muséum d'Histoire Naturelle Rouen

combien le particulier était dominant à Rome. La philosophie n'y fut que rarement et très peu comprise: c'était une plante étrangère dont on ne cherchait que l'utilité pratique; et, comme cette utilité ne se faisait voir que de suite, ces esprits lourds lui firent d'abord une guerre acharnée et ensuite ne l'admirent que pour le plaisir, pour l'avantage qu'offrait l'épicurisme. C'est pourquoi Tite Live est parfois si naïf dans la recherche des causes et Tacite l'exagère jusqu'à mettre du caprice d'un empereur les faits les plus importants et les plus graves.

Du reste, l'écriture y était moins aimée et moins pratiquée qu'en Grèce, et la fatigue que causait la recherche des documents ne pouvait qu'entraver la marche de l'historiographie.

Mais nous croyons qu'il y avait, en Grèce comme à Rome, une cause plus grave qui empêchait le progrès de l'histoire: c'était son impartialité. En effet, ce n'était pas à elle que l'on demandait des renseignements sur les affaires publiques, ce n'était pas elle que l'on consultait sur une guerre, sur une entreprise, sur une calamité quelconque. Les oracles, les livres sibyllins, les augures et les haruspices dispensaient de tout exemple puisé dans le passé. L'histoire était donc forcée d'entrer "ad narrandum", ou, si l'on préfère, de remplacer nos romans.

On conçoit donc la nature et l'importance des changements que l'état de la société moderne a dû introduire dans la manière d'écrire l'histoire. L'enseignement étant plus répandu chez nous qu'il ne l'était chez les anciens, chaque citoyen peut lire et contrôler les paroles, les actions des hommes publics, non seulement de ceux de leur patrie, mais de tous les pays. L'historien est donc tenu à se servir, ~~à étudier~~ des documents, et ces documents sont aujourd'hui vastes. La sténographie, inconnue aux anciens, consigne toutes les paroles de l'homme qui parle et la tâche de l'historien est à moitié faite: il n'a qu'à les recueillir et à les juger.

Mais une autre découverte, celle de l'imprimerie, cette précieuse invention de l'esprit humain, devait nécessairement changer la face des choses. Grâce à elle et à la facilité des communications, si difficiles dans l'antiquité, la production des livres est devenue chose surprenante, et ces livres se répandent avec une célérité qui étonnerait nos ancêtres.

Une autre branche du journalisme, officielle et particulière, de toutes les publications qui mettent à la disposition de tout le monde les documents, les paroles et les pensées de ceux qui conduisent les affaires des états? Une autre des bibliothèques publiques, qui, elles aussi, sont une conquête des temps modernes, et qui, elles aussi, ont changé la face de l'histoire? Une autre des bibliothèques privées, qui, elles aussi, sont une conquête des temps modernes, et qui, elles aussi, ont changé la face de l'histoire? Une autre des bibliothèques publiques, qui, elles aussi, sont une conquête des temps modernes, et qui, elles aussi, ont changé la face de l'histoire?

3056/4

chèques publiques et privées, des musées, des expositions, de tant d'autres moyens qui faisaient défaut aux siècles de l'antiquité? Elles sont autant d'auxiliaires qui contribuent au progrès de l'histoire

Dans l'ordre moral, les changements ne sont pas moins importants. Les idées humanitaires se sont imprimées dans tous les cœurs, grâce au christianisme et à ses préceptes charitables. L'abolition de l'esclavage; l'émancipation de la femme et l'importance qu'on attache à son rôle dans l'éducation des enfants; l'adoucissement des mœurs par la longue étude d'une saine et digne philosophie, par le commerce assidu avec la sagesse de tout le passé ont eu une influence incontestable sur la littérature en général et sur l'histoire en particulier.

Le patriotisme égoïste des anciens a fait place au désintéressement, à l'impartialité, à la justice. L'historien cherche la vérité pour elle même, sans se préoccuper de n'importe quelle haine et quelle susceptibilité. Il parle les documents [illegible] marche et conclut avec plus de sureté que ne faisait

Tite-Live, en rapportant des prodiges. Les faits qu'il trouve il les contrôle par d'autres faits, et compare ses propres recherches avec celles des peuples voisins. Il explique les causes pour instruire et pour rendre à l'histoire son vrai caractère de dépositaire du passé, de guide de l'avenir. Ce nous importe le fait isolé, si nous ne connaissons par les causes qui lui ont donné naissance? Aussi c'est à l'histoire qu'on demande des renseignements; c'est elle qu'on lise de modèles de vertu, d'abnégation, de patriotisme; c'est par son secours qu'on juge les événements de même que les hommes ou les sociétés qui les ont produits.

Combien ces changements sont grandioses et combien leurs effets sont bienfaisants! La raison humaine, bornée auparavant au particulier, généralise et embrasse l'universel; la philosophie, les notions éternelles du bien, du beau et du vrai sont devenues du domaine de tout le monde, et tout le monde peut écrire et lire l'histoire, pour se former le cœur, pour apprendre à aimer la justice et l'honneur, à combattre l'oppression et la perversité. La superstition disparue, la condition de l'homme élevée, le droit de corriger le vice

10

Cela n'est pas neuf, ni vrai -

et de couronner la vertu reconnu à tout homme de bien : voilà les effets de ces changements, introduits par l'état de notre société.

Le lien qui unit toutes les sciences permet de nos jours ce mélange indispensable de la philosophie avec le récit des faits. C'est de là qu'est sortie la critique ou la philosophie de l'histoire, innovation importante pour la littérature des peuples modernes. Enfin, l'étude des langues, des institutions, des mœurs et de la vie de presque toutes les nations ; la découverte des civilisations plus anciennes que celles de la Grèce et de l'Italie, ont élargi le domaine de cette science, ont ~~fait~~ créé des branches nouvelles, ont fait de l'~~historiographie~~ une occupation noble et digne de l'esprit humain. Ainsi, tout en reconnaissant le mérite et les bonnes intentions des anciens, il est juste d'avouer que les modernes, grâce aux efforts de tant de générations, aux inventions et aux progrès scientifiques, n'ont pas méconnu le patrimoine transmis par leurs ancêtres : au contraire, ils l'ont agrandi et amélioré, en s'améliorant et s'agrandissant eux mêmes.

Du vrai

Voici

l'histoire

m. Dit

??

G. Dem. Teodorescu

Vous aurez le reste ce soir -

Paris 25 Août / 6 Septembre 1876